

Commentaire de Pierre Serna sur le livre de David Bell.

Comment penser la guerre totale sans la réduire à une guerre totalement française ?...

« A war for such stakes could only be apocalyptic ; something entirely different from the limited, restrained wars of the Old Regime. The French had to be prepared to conquer and live free or to perish to the last man. This theme had already sounded in the 1790 debate... » The Girondins echoed the same theme again and again, none more vividly than the reliably unbalanced Cloots. If war were to come, he said : « The French, like lions will defend themselves in such a way as to leave not a single man alive not a single tree standing; They will bury themselves under the ruins of their doorposts and their huts.. So! Princes of Germany, monarchs of the north and south, there you will be, bathing in the blood of an exterminated nation.¹ »

David Bell soutient dans son ouvrage qu'il a fallu un bouleversement tel que celui de la Révolution française pour inventer un modèle de guerre totale, matrice des conflits contemporains. Devenus des citoyens, les sujets, sont avant tout des soldats politisés, ignorant tout des règles des guerres anciennes et limitées. La guerre révolutionnaire puis napoléonienne serait devenue sans merci et la destruction de l'adversaire seule issue envisagée pour ne pas mourir soi-même.

Ainsi, entre 1792 et 1815, la France aurait été responsable d'un dérèglement « civilisationnel » grave qui aurait largement compromis l'ère contemporaine, introduisant dans l'histoire des XIX^e et XX^e siècles les terribles méfaits de la guerre totale « as we know it ». La thèse mérite d'être sérieusement discutée, d'autant qu'elle provient d'un historien dont les deux ouvrages précédents, sur le groupe des avocats dans la société française, sur la question du patriotisme et de l'idée nationale dans la culture française, ont pu montrer une finesse d'analyse, une inventivité de proposition qui ont largement contribué à renouveler ces deux pans importants de l'histoire de France au XVIII^e siècle. David Bell s'est imposé tel un grand spécialiste, internationalement reconnu dans le champ des études sur la France à la veille de la Révolution².

Toute proposition de lecture de cet historien doit être prise au sérieux comme une contribution importante à l'historiographie de la période des Lumières et au-delà. Il ya bien eu à la fin du XVIII^e siècle des formes de conflits qui ont pris l'aspect d'affrontements engageant la globalité des forces vives des pays belligérants. Ce point de vue important partagé avec l'auteur, il est cependant possible d'engager un débat sur certains aspects de la démonstration défendue dans l'ouvrage au moins sur deux points : 1 Est-il réellement pertinent d'imaginer qu'un seul pays, en l'occurrence, la France, ait fait basculer l'histoire des conflits ? 2 La

¹ David Bell, *The first Total war, Napoleon's Europe and the birth of warfare as We Know it*, Boston, Houghton Mifflin company, 2007. p. 115-116. Voir Aussi p. 7 de l'introduction sur la transformation de la guerre aristocratique, et « romantique » d'avant 1792, en confrontation « apocalyptique».

² David A. Bell, *Lawyers and citizens: the making of a political elite in Old regime France*, New York / Oxford, Oxford University Press, 1994, et *The Cult of the nation in France : Inventing nationalism, 1680-1800*, Cambridge (Mass.) / London, Harvard University Press, 2001.

France de Napoléon est-elle réellement un pays militarisé, doté d'une société soumise à tous les impératifs de la guerre impériale ou plutôt, un pays « martialisé », c'est-à-dire captant dans le domaine du civil des valeurs militaires pour les adapter à un appareil d'Etat centralisé ?

En revanche, la justesse de la proposition de David Bell peut être mise en perspective dans une étude délibérément internationale qui interrogerait la question d'une échelle pertinente afin de penser historiquement la guerre totale, en plaçant au cœur de l'investigation, la nature des relations franco-anglaise, à l'origine du déclenchement d'un conflit qui a embrasé le monde atlantique, méditerranéen, européen. A partir des propositions nouvelles du livre sur le concept de guerre totale, peuvent être pensées les conditions politiques qui ont vu l'émergence d'une guerre civile universelle, créant les causes de la déflagration mondiale que l'on suggère d'appeler, mais pour des raisons différentes de l'auteur «la toute première guerre mondiale » de 1756 à 1815.

Levons de suite un risque de malentendu dans le débat scientifique. Pour nous, et nous avons la faiblesse de le penser pour David Bell non plus, tout l'intérêt de l'ouvrage ne repose pas sur une étude de la guerre napoléonienne. Comme le dit l'auteur, et c'est là l'apport essentiel de son livre : «The intellectual transformations of the Enlightenment, followed by the political fermentation of 1789-1792, produced new understandings of war that made possible the cataclysmic intensification of the fighting over then next twenty-three years³. » Les quatre-vingts premières pages («Officers, Gentlemen, and Poets » / Conscience, Commerce and History ») contiennent une étude précise et subtile de la préparation mentale sans laquelle on ne peut comprendre le formidable passage à l'acte que va constituer la guerre révolutionnaire. Soit.

Encore faut-il s'entendre sur les termes. Qu'entend-on par Guerre totale ? Les pistes suggérées par Bell semblent indiquer une direction socio-culturelle⁴. Ce serait la mobilisation de l'ensemble d'une population au service d'une ambition démesurée sachant associer la fibre patriotique, la notion de salut public et la dimension déjà nationaliste, à l'esprit de conquête hérité de la révolution. La guerre totale serait une mobilisation sans précédent de toute une société dans un projet belligérant que le renversement des statuts anciens aurait rendu possible⁵. Ailleurs, le lecteur peut comprendre que la guerre totale est davantage un concept qualitatif que quantitatif. La guerre totale serait comprise comme une déclaration de guerre sans concession aucune à son ennemi, lui-même devenu une entité à détruire systématiquement. Le long chapitre sur la Vendée et les atrocités perpétrées par les bleus, laisse sous-entendre ce lien constitutif entre le concept de guerre totale et la destruction totale de l'ennemi⁶.

³ David Bell, *The First Total...*, *op. cit.*, p. 9. L'esprit de nuance de l'introduction et de la conclusion de la main de David Bell contraste fortement avec la prose volontiers provocatrice et creuse scientifiquement du quatrième de couverture (de la main de l'éditeur ?), promettant au lecteur de lui donner à lire un tableau édifiant des campagnes « exterminatrices », car « between 1792 and 1815, Europe plunged into an abyss of destruction »... Gilray, le caricaturiste anglais violemment francophobe n'aurait pas écrit mieux...

⁴ David Bell, Introduction, *The First Total...*, *op. cit.*, p. 15-20.

⁵ Chapitre 3, Declaring Peace ; declaring War, p. 84-119.

⁶ Chapitre 5, The Exterminating Angels, p. 154-185

Ces deux dimensions quantitatives et qualitatives laissent de côté deux autres aspects pourtant nécessaires à la définition du concept, l'un politique, l'autre géostratégique : ces deux dimensions se voient peu explorées par l'auteur.

La première concerne la spécificité de conflits que la révolution va incarner : par guerre totale dans ce cas précis, il aurait fallu entendre un conflit qui n'a d'autre issue pour le ou les protagonistes que la victoire, équivalente à la consolidation de son régime politique ou bien la défaite, synonyme d'effondrement du régime⁷. Il est plus simple de comprendre pourquoi les guerres des XVII^e et du XVIII^e siècle ne rentreraient pas, a priori dans ce cadre : qui a jamais remis en cause le pouvoir d'un roi après qu'il eut perdu une guerre ? Mais en revanche qui aurait conçu que la république française puisse survivre si elle avait été vaincue contre les couronnes coalisées ? La guerre totale dans ce cas est un concept d'histoire politique, lié à l'avènement des systèmes de souveraineté fondée sur des contrats sociaux que la fin du XVIII^e siècle invente. Dans ce cas, ce n'est pas la Révolution française qui aurait mérité une étude si fine mais tout aussi bien la guerre d'indépendance américaine vécue par les « Insurgents » comme une guerre où leur salut se trouvait en jeu dans un conflit d'une rare violence... dans un conflit vécu également avec la même intensité par la métropole imaginant les conséquences les plus catastrophiques pour son salut en cas de défaite⁸.

Le second aspect négligé est le facteur géo-stratégique. Par guerre totale, on associe davantage à l'expression une dimension planétaire du conflit. La guerre totale devient un conflit dans lequel prime sur toute autre considération la capacité des belligérants à transporter leurs troupes au-delà des mers et à emporter la décision des conflits qui intéressent au premier chef les métropoles, dans des espaces de luttes acharnées et périphériques comme les espaces dominés ou coloniaux. Dans ce cas encore, ce ne serait pas tant la Révolution française qui mériterait la primeur de ce fait mais les conflits du XVIII^e siècle, depuis la guerre de succession d'Autriche, trop souvent délaissée et la guerre de Sept ans, trop oublié, et point seulement par D. Bell dans la réflexion sur la genèse des matrices des guerres contemporaines. Ces deux dimensions politiques et géostratégiques viendraient compléter le regard socio-culturel de l'auteur, et modifieraient la perspective sur la guerre totale à la fin du XVIII^e siècle.

Le cœur de l'ouvrage voit l'auteur se concentrer sur la guerre napoléonienne, comme laboratoire et matrice de la guerre totale⁹. La description du phénomène ne finit pas de convaincre de la pertinence du choix chronologique. Après tout Pierre Elhinger, avec d'autres antiquisants a déjà eu l'occasion, à propos de la Grèce ancienne, de décrire les guerres de destruction totale et systématique entre les cités grecques sur des bases économiques et culturelles, troublantes tant elles rappellent des ethnocides récents¹⁰. Le stratège Napoléon n'aurait dans ce cas nullement le mérite de l'invention d'une guerre à outrance... Tout de

⁷ Voir Jean-Yves Guiomar, *L'invention de la guerre totale, XVIII^e-XX^e siècles*, Paris, Felin, 2004.

⁸ Voir Bernard Cottret, *La révolution américaine la quête du bonheur*, Paris, Perrin, 2003 ; p. 208-251 et Gordon Wood, *La Création de la république américaine*, Paris, Belin, 1991 (1^{ère} édition 1969).

⁹ Voir Introduction p. 3-8, et Chapitre 8 : War's red altar.

¹⁰ Pierre Ellinger, *La légende nationale phocidienne : Artémis, les situations extrêmes et les récits de guerre d'anéantissement*, Athènes, Ecole française d'Athènes ; Paris, De Boccard, 1993

même, on ne saurait reprocher à D. Bell de ne pas avoir fait un livre sur les formes de guerre totale depuis l'antiquité, mais pourquoi avoir à ce point tordu le bâton du Dieu Mars au point de faire de la France et de son empereur les responsables exclusifs d'un phénomène qui les dépassent largement pour marquer tous les belligérants de la fin du XVIII^e siècle ?

Certes, on ne peut que convenir avec D Bell que « quelque chose » se passe dans la façon de mener la guerre à la fin du XVIII^e siècle qui rompt totalement avec ce qui était connu auparavant, encore peut-on reconnaître cette évidence que pour faire la guerre il faut être deux et que la stratégie mondiale du fait guerrier au XVIII^e siècle n'a pas commencé avec Bonaparte, ni en France. Il y a bien invention d'une forme de conflit, appelons le global, au siècle des Lumières mais elle se situe avant la déflagration révolutionnaire, durant la Guerre de Sept Ans et elle est en partie conditionnée par la façon dont les techniciens anglais du fait militaire vont contribuer à inventer la guerre contemporaine¹¹.

Il ne serait pas juste, encore une fois, de reprocher à l'auteur ce qu'il n'a pas voulu faire ou bien ce qu'il a annoncé renoncer à faire devant l'ampleur d'une tâche, dépassant objectivement les forces d'un seul chercheur. Pour autant, que penser lorsque dès l'introduction, David Bell décide de ne pas évoquer les questions afférentes à l'économie de guerre pour définir la guerre totale : modestie de l'historien qui n'est pas spécialiste des finances de l'Etat certes, mais position difficilement tenable. Est-il raisonnable, dans ce cas d'intituler son ouvrage « la première guerre totale », sans jamais reporter ce concept à la capacité par les belligérants à mener une guerre sur un théâtre d'opérations comparable au monde entier connu, dans leur capacité à transporter des corps de troupe d'un continent à l'autre ? La première définition d'une guerre totale ne tient-elle pas dans cette perception géo-stratégique ? Si le constat n'est point faux, il est impossible d'exonérer l'Angleterre d'une prise d'initiative déterminante dans ce nouveau conflit. N'est-ce pas la seule puissance capable de déployer une puissance, une supériorité sur tous les autres belligérants qui les laisse entièrement défaits depuis la guerre de Succession d'Autriche jusqu'au triomphe de la Guerre de Sept Ans ? En Amérique, aux Indes, en Afrique, sur les côtes française, rien ne résiste à une amirauté capable de contrôler le monde entier. La guerre totale n'est-ce pas avant tout la guerre qui met au service des appareils économiques tout l'arsenal militaire dans une lutte où toutes les forces sont engagées pour réduire à néant l'adversaire ? Comment qualifier alors la formidable démonstration de puissance à l'échelle du globe qui rend la Royal Navy maîtresse des caps, des détroits, des passes, des ports, des routes maritimes, des océans, si ce n'est sous la forme d'une thalassocratie qui s'est donnée les moyens de mener une guerre totale sur tous les continents, fort d'un empire colonial en pleine expansion que nulle autre puissance ne peut contrecarrer ? Le seul moment victorieux dans cette configuration stratégique, se situe, pour la France, entre 1778 et 1781, pendant la guerre d'indépendance des Etats Unis lorsque le royaume de Louis XVI adopte les mêmes techniques de combat que son adversaire sur les mers.

¹¹ D. Bell ne méconnaît pas cette hypothèse loin de là puisqu'il l'évoque p. 80, mais somme toute il préfère élaborer une piste de recherche qui mène ses investigations délibérément vers la France plutôt que vers plusieurs pays européens, dont l'Angleterre.

N'est-ce pas le cœur de la guerre totale que cette édification de la puissance anglaise au XVIII^e siècle, à partir d'une claire conception de la mondialisation de l'économie britannique fondée sur le modèle de domination de la compagnie des indes, sur les formes d'exploitation de l'Amérique du Sud depuis « le vaisseau de contrebande » octroyé par le traité d'Utrecht, sur la course à la colonisation des îles du Pacifique, sur le contrôle de presque toute l'Amérique du nord... Cela ne compte-t-il pour rien dans la perception que les contemporains se font de la faculté des anglais à mener une guerre vraiment totale parce que mondiale ? N'est ce pas ainsi que la marine anglaise est perçue depuis le mitant du siècle depuis le Danemark jusqu'à la fin du siècle en France ? Barère, certes anglophobe notoire, décrit un pays-brigand qui a construit sa prospérité sur la rapine des richesses du monde et sur le piratage systématique de toutes les mers du globe¹². A ce titre, on ne peut que continuer de rendre hommage à l'ouvrage de Paul Kennedy qui montre la façon dont l'explosion des budgets militaires dans la seconde moitié du siècle rendent inévitables l'extension des conflits à l'aire du monde¹³. Les sommes engagées sont à ce point colossales pour armer des flottes de 100 à 120 vaisseaux que seuls les gains espérés de conflit débouchant sur la conquête d'espaces riches peuvent compenser la lourdeur des investissements consentis sous la forme d'efforts de guerre. N'est-ce pas là le cœur de la définition de la guerre totale du XVIII^e siècle, lorsque tout l'appareil économique d'un pays se voit engagé dans un effort dont il est impossible d'imaginer une issue négative sans envisager la faillite du pays ?

N'est ce pas sur les océans que se joue le destin de « la seconde guerre de cent ans » ? L'entretien d'un fantassin doit coûter quelques centaines de livres là où un vaisseau de premier rang de 74 canons coûte un million de livres. Cela pèse sur les budgets des royaumes. Sachant que l'Angleterre a toujours besoin d'une flotte de 120 à 140 vaisseaux pour égaler celle de la France et de l'Espagne ensemble, voir des Provinces-Unies, comment ne pas s'intéresser au système-monde et aux prémisses d'une guerre totale qui lui est ontologiquement rattachée ?

D Bell a choisi une autre voie. Manifestement, les structures mentales, les fonctions de surveillance d'encadrement de la société, de mobilisation des combattants, de « brutalisation » avant l'heure, et la dimension de violence retiennent particulièrement l'auteur¹⁴. L'attention aux exactions, aux débordements de la soldatesque durant les guerres de Vendée ou les campagnes napoléoniennes est décrite comme un marqueur identitaire fort de cette guerre totale. Si la volonté délibérée d'intégrer, dans une problématique sur la guerre totale, la dimension d'une micro-histoire, faisant de la violence des acteurs sur le lieu de l'affrontement, dans le chaos des mêlées, un des paramètres de repérage de cette guerre, non seulement la démonstration s'avère délicate, -comment mesurer l'objectivité du dépassement d'un seuil de tolérance à « l'insupportabilité » de la violence entre 1790 et 1815 ?-, mais elle

¹² Barère de Vieuzac, *La Liberté des mers, ou le Gouvernement anglais dévoilé*, France, ventôse an VI, 3 vol. D Bell étudie cette anglophobie p. 142-145

¹³ Paul Kennedy, *Naissance et déclin des grandes puissances : transformations économiques et conflits militaires entre 1500 et 2000*, Paris, Payot & Rivages, 2004 ; Chapitre Trois : « finances géographie et succès de guerre ».

¹⁴. Voir G. Mossé, *De la Grande Guerre au totalitarisme : la brutalisation des sociétés européennes*, Paris, Seuil, 1999.

risque, là encore, de manquer la spécificité de l'origine de la destruction systématique, plus que de l'ennemi, de son appareil de guerre.

Non seulement à l'échelle macroéconomique de la planète, les anglais inventent les conditions de la guerre totale, mais à l'échelle micro-tactique de la bataille, les anglais vont révolutionner l'affrontement par l'invention de cette formidable machine de guerre totale qu'est le combat en ligne. En effet, la construction de la puissance maritime anglaise a permis l'amélioration du vaisseau de combat, consubstantielle au combat en ligne. Désormais depuis la fin du XVII^e siècle, les vaisseaux anglais se présentent les uns serrés derrière les autres, tous sabord ouvert, opposant un feu roulant. Un vrai mur de canons en file foudroie indifféremment les bateaux adverses. La bataille en meute ordonnée a remplacé le duel ancien de bateaux¹⁵.

Le XVIII^e siècle va voir une autre innovation terriblement meurtrière et qui va profondément marquer les esprits. Les anglais ne combattent plus pour mettre hors de combat les vaisseaux afin de les récupérer ensuite et les réutiliser. Ils combattent afin d'infliger le plus de dégâts possibles pour tuer le plus possible de matelots ennemis : les canonnières anglaises ne tirent plus à hauteur de pont pour démâter mais visent délibérément le bois pour faire éclater la coque et provoquer avec l'explosion des poutres, le maximum de blessures mutilantes et handicapantes, causes des paniques dans l'entrepont des vaisseaux adversaires. Les anglais rompent désormais la ligne afin de chasser puis d'isoler les vaisseaux adversaires, pour les anéantir sans quartier, mettant à feu et à sang les bateaux ennemis pris sous les tirs incessants des caronades meurtrières¹⁶.

Tous les officiers de marine européens remarquent cet ensauvagement des matelots anglais et cette brutalité assumée née d'une agressivité compréhensible par les relations d'autorité terribles qui règnent sur le vaisseau anglais et par les conditions de recrutement des marins anglais vivant dans un enfer flottant¹⁷. Sur terre, le système de la presse, mode de recrutement injuste et arbitraire, sur mer le mode de dressage des équipages dans la marine de guerre ou marchande, à force de punitions corporelles (M. Rideker estime que ce sont 10% des hommes constituant la population active qui sont passés par l'école de la mer), montrent un système d'enrôlement global de la société masculine dans l'aventure de la domination des mers par la voie de la violence sans merci.

Dans les deux cas exposés précédemment, la proposition de la guerre totale d'un point de vue stratégique, ou bien d'un point de vue tactique, permet d'envisager aussi bien la guérilla vendéenne que le champ de bataille napoléonien comme David Bell le fait de façon subtile. Mais ne conviendrait-il pas dans ce cas précis, de choisir un autre axe chronologique et une autre forme de déferlement de violence ? Penser la spécificité et l'originalité de la

¹⁵ Voir Martine Acerra (dir.), *L'invention du vaisseau de ligne, 1450-1700*, Paris, SPM, 1997.

¹⁶ Voir Hervé Drévuillon, *Batailles, scènes de guerre de la Table Ronde aux tranchées*, Paris Seuil, 2007.

¹⁷ Voir Markus Rideker, *Between the devil and the deep blue sea, merchant, seamen, pirates, and the anglo-american world, 1700-1750*, Cambridge university Press, 1987. David Bell lui-même, dans *The Cult of the Nation, op. cit.*, avait souligné l'importance de la période 1756-1763 dans la transformation radicale des mœurs militaires, forgées conjointement en Angleterre mais aussi en France par une nouvelle perception de l'ancien adversaire devenu un nouvel ennemi. Bougainville (avant d'être le découvreur de Tahiti...) le bailli de Suffren sont des officiers qui à leur tour aspirent à adopter le plus rapidement les formes de techniques anglaises afin de « casser » le plus de bois britannique possible à leur tour.

guerre de Sept Ans permettrait de façon plus nuancée et complexe d'envisager un cycle de guerre que l'on pourrait qualifier de totale, à la condition de montrer les interréciprocités de responsabilités et de modèles guerriers en jeu à partir des années 1750.

Le livre de D. Bell livrant un trop plein d'exemples de violences plus horribles les unes que les autres perpétrées par la soldatesque française, que l'on nous permette de regarder encore une fois au-delà de la Manche, pour tenter de comprendre pourquoi les anglais ont souvent tiré les premiers... et sans trop se faire prier... Il est une dimension qui n'est en soi que peu interrogée dans l'ouvrage : la guerre civile comme déclencheur de guerre totale. La guerre totale semble en effet, s'élaborer aussi dans des espaces où l'acharnement contre l'ennemi est d'autant plus avérée que l'adversaire est un autre soi-même. Les révoltes à l'intérieur des royaumes encore en formation, les séditions au sein des espaces encore mal centralisés, les ruptures religieuses dans les monarchies à la recherche de soutiens ecclésiastiques, et a fortiori les révolutions, attirent en retour une brutalité hors de proportion qui donne une caractéristique démesurée aux modes de répression mis en œuvre. Le refus de conférer le statut de soldat à l'ennemi dans des conjonctures de conflit très particulières qui naissent de conflits internes rend possible et concevable la matérialisation des formes de destruction de l'autre, constitutives de l'émergence du concept de guerre totale¹⁸. Politique, idéologique, religieuse, la guerre civile ne se conçoit pas selon les formes traditionnelles de l'affrontement d'armée à armée mais fait des populations civiles de potentielles ennemies des armées traditionnelles qui répliquent à cette adversité diffuse par une violence inconnue ou oubliée jusque-là. Par exemple, les pratiques des armées anglaises vis à vis des écossais, au milieu du XVIII^e siècle, sont similaires à des formes de tentatives d'éradications physiques et systématiques de tout opposant¹⁹. Quant aux irlandais, ils sont perçus sous la forme d'un groupe différent, une « race » qu'il faut exterminer comme le dit un historien unioniste à la fin du XIX^e siècle²⁰.

Et l'auteur de poursuivre « on regardait la tuerie des irlandais comme une tuerie d'animaux sauvages. Non seulement les hommes mais aussi les femmes et les enfants qui tombaient dans les mains des anglais étaient massacrés d'une manière délibérée et systématique... On ne trouva pas l'épée assez rapide ;...année après année sur une grande partie de l'Irlande, tous les moyens de subsistance furent détruits ». La répression s'amplifie encore davantage durant la décennie révolutionnaire de la fin du siècle. Après l'échec de la révolte irlandaise de 1797, en 1798, des témoins décrivent les soldats anglais ivres de rage, qui « prennent goût à tuer ». Les officiers qui ont soutenu ces pratiques au départ, se retrouvent débordés, de plus en plus inquiets avec des soldats devenus incontrôlables... Par ces exemples extrêmes s'éloigne-t-on de la définition d'une guerre totale telle qu'elle avait été définie au début de cette lecture impliquant dans la compréhension du terme la nécessité d'un combat à outrance afin d'assurer la survie du régime qui l'engage ? La « spectacularité » morbide du combat ne ferait-elle oublier la finalité de la lutte donnant son sens à l'expression « totale » ?

¹⁸ Voir Gabriele Ranzato (dir.), *Guerre fratricide. Le guerre civili in età contemporanea*, Bollati Boringhieri, 1994 et plus particulièrement Jean-Clément Martin : « Rivoluzione francese e guerra civile », p. 27-55.

¹⁹ Beresford Ellis-Seumas Mac a'Globhaim, Peter, *The scottish insurrection of 1820*, Londres, Pluto press, 1989.

²⁰ William Edward Hartpole Lecky, *A History of Ireland in the 18th century*, London, Longmans, Green and C^o, 1892, 5 vol., p. 94-96 pour la citation suivante.

Sûrement pas, car la tentative de sédition écossaise ou la menace catholique irlandaise sont présentées à Londres comme des événements ayant la capacité de faire chuter la royauté anglaise, nécessitant en retour, une lutte totale, sans merci, une guerre à outrance contre toutes les populations, cheptels, biens, territoire, récoltes, décrétés comme « ennemis » dont l'existence mettrait en péril la couronne d'Angleterre... Ici encore, l'on n'a pas à faire à une reconstruction postérieure. Les contemporains eux-mêmes ont eu conscience que la « technique » de guerre employée par les anglais changeait la façon de concevoir le conflit.

Jean Chas, un historien méconnu des révolutions d'Angleterre et de l'Amérique dresse, en 1804, un tableau fort sombre de la situation du royaume. Certes ces propos forts circonstanciés révèlent une anglophobie largement partagée à ce moment là, concernant la corruption, la vénalité la cupidité des élites anglaises signes certains de l'effondrement prochain de la monarchie. Dans cette littérature servile de la future girouette pointe pourtant une vraie trouvaille, la longue description du « système » de guerre imposé par le modèle de domination économique choisi par les anglais à la surface du globe. Après avoir démontré une claire compréhension de la dimension mondiale et marchande des formes de l'hégémonie anglaise, l'auteur étudie les techniques pour faire plier les sociétés qui résistent à cette expansion, par exemple « avec quel sentiment d'horreur et d'indignation, ne se rappelle-t-on pas les injustices et les cruautés exercées dans les Indes, par les armées britanniques ? ... les anglais ont suivi un système calculé de tyrannie et de brigandage ; ils ont détruit les coutumes, la religion, les temples des indiens... Les anglais se rendirent coupables d'un crime qui fait frémir l'humanité, et que l'historien ne peut raconter sans dévouer à la haine des siècles, cette race homicide qui a surpassé en férocité ces hordes de sauvages, qui ne se nourrissent que du sang humain²¹. » Leur politique a consisté à mener la guerre en affamant les indiens par la confiscation du riz. La plus grave exaction fut la destruction de la population des Saïques. « Les anglais exterminèrent cette nation par le fer et le feu ; elle périt toute entière. Non, jamais les espagnols en dépeuplant l'Amérique, en répandant partout l'incendie et la mort n'ont commis autant de forfaits que les Anglais dans l'Indoustan. » La comparaison avec les espagnols, figure de destructeurs de population pour tous les contemporains de la période moderne fait sens dans la gradation démonstrative. L'analyse se poursuit en portant le regard vers l'Amérique : « la dévastation, le pillage, la terreur annonçaient la marche des armées britanniques, des milliers de citoyen sans distinction d'âge et de sexe furent chassés de leur paisibles demeures, ou exposés aux injures de l'air. » Répétitions quasi anthropologiques de la litanie des misères de toutes les guerres ? Rien n'est moins sur pour Chas qui perçoit un saut dans la conception de ces violences :

« Ces horreurs n'ont pas été l'ouvrage de la cruauté insultante d'un individu, c'était un système consacré par la sanction du Gouvernement britannique, et par la formalité de la loi... »
On se rappelle avec un sentiment d'horreur qu'un membre des Communes s'écria « qu'il fallait exterminer les américains, et employer contre eux les machines infernales ». Peut-on s'empêcher de pousser un cri d'indignation contre cet outrage fait à l'humanité ?...

²¹. Jean Chas, *Réflexions sur l'Angleterre*, Paris, ss d. ss. ed., marqué à la plume en bas de page an XII. p. 22-30 ; pour les citations suivantes, p. 21.

Accoutumée à mépriser les droits des nations et de l'humanité, elle a établi sa grandeur et sa domination par des forfaits dont l'histoire s'est souvent refusé à ensanglanter les pages²². »

Ce ne serait pas après le second conflit mondial, après 1945, qu'un juriste américain a pu définir le cadre légal du procès de Nuremberg par la définition du concept de crime contre l'humanité²³. Dès la fin du XVIII^e siècle, un publiciste français inconnu, réfléchissant aux façons nouvelles dont les anglais mènent leurs conflits, en conclue à une guerre dont les exactions sont des crimes contre l'humanité, percevant bien le saut qualitatif qui venait d'être franchi. La guerre devient totale parce que la scène géographiquement concentrée du massacre d'une population clairement définie rejoint une politique d'expansion continentale, pour des raisons économiques ou autres, pensée de façon rationnelle en un centre déterminé, utilisant en toute conscience l'arme de guerre, comme une arme de destruction massive des civils.

Comme par hasard l'historien français finit sa démonstration par un des événements les plus commentés de l'époque lorsqu'en juin 1755, rompant toutes les règles jusque là admises dans le déclenchement des guerres, en pleine période de paix, l'amiral Boscawen saisit des centaines de navires de commerce et de pêche français, privant Louis XV de milliers de marins qui allaient faire cruellement défaut dans les batailles navales déterminantes de la guerre de Sept Ans²⁴. Il est fort révélateur que cet événement stratégique soit mis sur le même plan que la férocité des armées anglaises car, il montre aussi la claire prise de conscience d'un système cohérent, où la rupture d'un droit de la guerre assumé au sommet de l'amirauté, à quelques centaines de mètres de la City et du palais royal fonctionne de paire avec les atrocités commises sur tous les continents par des soldats anonymes au service du roi d'Angleterre.

Hélas pour le patriote français ou heureusement, non seulement pour l'analyste, mais surtout pour l'historien, l'inconscient est structuré comme un langage... quelle coïncidence d'écriture ! Jean Chas après évoqué les atrocités anglaises, pense, comme par hasard sous sa plume, à la Vendée et à Saint Domingue. Formidable association d'idées qui dit bien plus que tout un livre sur la guerre totale, qui explique comment pour un homme normalement cultivé de ce tout début de XIX^e siècle, évoquer les fureurs anglaises, implique aussitôt de concevoir par analogie, dans le même champ mental, les violences outrancières des soldats français. Extraordinaire lapsus, immédiatement surmonté par l'auteur qui construit toute une théorie pour montrer qu'au fond ce sont les anglais qui sont responsables de toutes les horreurs de la guerre de Vendée et qu'ils ont eu la folie d'armer des esclaves noirs contre leurs anciens maîtres. L'explication ne manque pas d'aplomb, seulement deux ans après l'effroyable

²² *Ibid*, p. 23.

²³ Par crime contre l'humanité selon l'article 6 du statut du Tribunal de Nuremberg (Charte de Londres, 8 août 1945, résolution de l'ONU du 13 février 1946) il faut entendre : « l'assassinat, l'extermination (génocide), la réduction en esclavage, la déportation et tous autres actes inhumains commis contre toutes populations civiles, avant ou pendant la guerre. »

²⁴ Le 26 juin, Boscawen écrit à sa femme : « Commencer ainsi la guerre entre deux nations sans ordre absolu, ni déclaration, me donne parfois fort à réfléchir. D'aucuns me blâmeront; mais, comme il s'agit d'agression, un plus grand nombre me louera. Je sais que ce que j'ai fait est conforme à l'esprit de mes ordres, agréable au roi, au ministre et à la majorité du peuple. »

déferlement de violence que l'expédition commandée par le premier consul vient de faire subir aux populations noires de Saint-Domingue, animalisées, traquées, chassées massacrées comme le plus vil bétail²⁵. Chas le sait bien, comme toute l'opinion publique, mais par un retournement de la responsabilité dont la culpabilité serait trop lourde à porter, il en rend responsable les seuls anglais. « C'est dans le sanctuaire des lois, qu'un anglais, pétri de sang et de boue, né pour être le conducteur d'une horde de cannibales, donne le signal d'une férocité connue de ces bandes d'anthropophages qui mutilent les cadavres, s'en disputent les lambeaux sanglants et ne nourrissent de chair humaine²⁶. » Le noir sauvage et l'anglais poudré mèneraient une même lutte à mort contre la France porteuse de civilisation.

Là se trouve le cœur peu explicité de l'ouvrage de David Bell. Il est bien vain de pointer tel ou tel pays dans le concert des nations à la fin du XVIII^e siècle pour lui infliger le fardeau de la responsabilité d'une entrée tragique de l'ère contemporaine par l'invention exclusive du modèle destructeur de la guerre totale. Quel système d'anti-lumières et de lumières manipulées, en Europe, en Amérique, a rendu possible l'émergence de ce type de conflit sans rémission²⁷ ? Là est la question qui demeure en suspens à la fin de l'ouvrage de D Bell. La guerre totale ne fut pas inventée davantage par Bonaparte que par Pitt, par l'Angleterre que par la France ; elle est un système qui naît en Europe dans la seconde moitié du XVIII^e siècle au cours de cette seconde guerre de cent ans nés vers 1680 et qui ne s'achèvera que le 18 juin 1815.

Dans cette perspective, c'est tout logiquement que Domenico Losurdo, en vient à évoquer le massacre des indiens aux Etats-Unis comme une forme de guerre totale, virant à l'ethnocide programmé politiquement à Washington, pure continuation de pratiques militaires perpétrés par les nouveaux citoyens américains, ayant hérité de leur passé anglais, des méthodes radicalement expéditives²⁸. Contentons-nous d'évoquer les lettres contemporaines de faits de Volney à Jefferson, missives qu'il écrit à son ami et futur président des Etats Unis, le voyageur français, spécialiste des causes de l'effondrement des empires

Ayant questionné un indien, celui-ci lui a confié son étonnement : « En 80 ans, les blancs ont recouvert la terre comme des essaims de mouches et de taons... tandis que ceux qui l'habitent depuis on ne sait quand, sont encore clairsemés comme des daims... Les blancs élèvent des bêtes qui lui donnent de la viande et des vêtements, et voilà qu'il a tout son temps de reste pour faire ce qu'il lui plait. Nous autres au contraire, il nous faut pour vivre un terrain immense parce que le daim que nous tuons, et qui ne peut nous nourrir que deux jours, a eu besoin d'un terrain considérable pour croître et grandir. En en mangeant ou en en tuant deux ou trois cents dans l'année, c'est comme si nous mangions le bois et l'herbe de tout le terrain sur lesquels ils vivaient, et il leur en faut beaucoup. Avec un tel état de choses, il n'est pas étonnant que les blancs nous aient, d'année en année, repoussés des bords de la mer jusqu'au Mississipi... Il est impossible que la race des hommes rouges subsiste²⁹. » Extraordinaire

²⁵ Yves Benot, *La démente coloniale sous Napoléon*, Paris, la Découverte, 2006.

²⁶ Jean Chas, *Réflexions...*, op. cit., p. 23. Sur ce thème p. 214-215 de D. Bell, op. cit.

²⁷ Zeev Sternhell, *Les anti-Lumières : du XVIII^e siècle à la guerre froide*, Paris, Fayard, 2006.

²⁸ Domenico Losurdo, *Le révisionnisme en histoire, problèmes et mythes*, Paris, Albin Michel, 2006 (1996).

²⁹ Volney, *Volney et l'Amérique d'après des documents inédits et sa correspondance avec Jefferson* par Gilbert Chinard, The John Opkins Press, Baltimore Maryland, 1923. p. 464

intuition et formulation du versant de la guerre écologique porté par la guerre totale, déjà en œuvre et qui suit de quelques décennies les premiers essais de guerre bactériologique, lorsque les anglais distribuaient aux indiens, alliés des français, pendant la guerre de Sept Ans, des couvertures infectées de soldats ayant souffert de la grippe, de la rougeole, de la variole, autant de maladies fortes d'un potentiel de destruction totale de populations dénuées de toute défense immunitaires. La conclusion de cette disparition pluriethnique indienne annoncée par Volney ne laisse pas de doute sur la fin de l'histoire. Dans une dernière lettre qu'il envoie à Jefferson en mai 1803, il attire l'attention de son lecteur sur le péril qui guette les indiens : « il serait digne du congrès d'établir pour cet objet (la connaissance de la langue des indiens) trois ou quatre places d'interprètes afin d'empêcher la perte absolue de cette espèce de monument historique, le plus certain et le plus instructif de tous pour l'origine et l'affinité des diverses nations. En 100 ans peut être plusieurs tribus actuelles auront totalement disparu en emportant avec elles des chaînons essentiels³⁰. » Certes, il n'y a pas de déclaration de guerre totale aux nations indiennes, mais Volney comprend ce qui se passe aux Etats-Unis : à terme la suppression de populations entières, les premiers habitants de l'Amérique du nord, victimes, si ce n'est d'une guerre totale, d'une extermination programmée. Guerre civile du côté des îles britanniques, nettoyage ethnique du côté de l'Amérique, disent peut-être de façon moins convenue mais plus décisive que la bataille napoléonienne les tragiques modernités des guerres totales à venir au XX^e siècle par exemple.

En clair, a-t-il existé un phénomène de mutation, de transformation de la forme et de fond des conflits dans la seconde moitié du XVIII^e siècle ? Y a-t-il des éléments qui permettent de penser une inter-réciprocité complexe créée par les conditions nouvelles de la guerre de telle sorte qu'anglais, américains, français, mais aussi prussiens, autrichiens et sûrement russes et turcs, ont accepté de transgresser des règles du combat, dans l'ordre du respect de la vie et de l'altérité, des hommes de troupe aux officiers supérieurs, afin de répondre à des attentes supérieures de leurs gouvernements construisant la guerre comme un nouvel adjuvant dans une compétition mondiale, clairement présente à tous les esprits éclairés ? N'est-ce pas ce lien qu'il aurait fallu interroger ? Non la violence répétée de génération en génération de militaires, non la politique d'expansion des Etats commencée symboliquement en 1492, mais le lien nouveau entre ces trois phénomènes a priori disjoints, les conditions précises de déroulement des opérations militaires d'abord, articulées ensuite aux modes de conceptualisation des nouvelles politiques diplomatiques, commandées enfin par les impératifs d'une mondialisation induite par la globalisation des marchés de l'Atlantique au Pacifique. Que se passe-t-il dans la civilisation européenne pour que tout à coup la construction de l'ennemi passe par l'impératif du « devoir l'exterminer », ou plutôt, car l'étude au cas par cas des conflits révélerait bien des nuances, que se passe-t-il pour que dans le discours, la stigmatisation de l'adversaire impose la nécessité de son éradication ? Plus

³⁰ *Ibid.*, p. 136, « à M. Jefferson, Paris, le 20 floréal an XI (10 mai 1803) ». Notons au passage que pour l'incorrigible érudit et authentique misanthrope qu'est Volney le monument en péril n'est pas l'existence des indiens mais leur culture et que leur destruction pourrait être largement compensée par la conservation de leur us et coutumes.

dérangeant encore, quelle logique agit entre le discours philanthropique des lumières et la brutalisation avant l'heure des sociétés européennes du XVIII^e siècle ?

Il ne s'agit pas de même, on l'aura compris, retournant la focale construite par D. Bell de prétendre que la responsabilité revient aux armateurs capitalistes de la city, oppresseurs des prolétaires anglais, métamorphosée en hooligans déchainés dans les entrepôts de sa majesté lorsqu'ils n'étaient pas réduits à l'état de bêtes de guerre ensauvagées en Irlande. La compréhension du phénomène « guerre totale » n'aurait pas avancé.

Comment penser ensemble, nés d'un même berceau civilisationnel, la bataille de Culloden, l'acharnement des anglais contre les irlandais, la violence des colonnes infernales en Vendée, la violence encore bien plus homicide des troupes française dans le sud de l'Italie en 1798 puis en 1806 et au delà, en Espagne après 1808, et l'ethnocide américain contre les indiens ? Ce livre là demeure encore à écrire. Comment penser ensemble ces faits de violence extrême et les faits de construction de la citoyenneté et de la liberté de chacun, au nom d'une philosophie politique entièrement renouvelée aux Etats Unis d'abord, en Europe ensuite ?

Dans les années 1760, une profonde mutation des identités sociales, sociétales, communautaires et nationales va transformer les rapports des personnes entre elles et des sujets devant l'Etat³¹. Des systèmes de pensée et de représentation apparaissent de telle sorte que ce n'est pas tant la nécessité de tuer l'autre qui importe que la certitude que si on ne le fait pas on sera détruit pas lui... Une étude de la transformation des imaginaires s'avère indispensable afin de comprendre la violence nouvelle de ces sociétés européennes. C'est en amont de cette violence de guerre qu'il faut regarder, comme l'a récemment fait Jean-Clément Martin, à propos de la violence révolutionnaire, ancrée dans la violence d'Ancien régime mêlée aux conditions d'émergence de nouveaux régimes en quête d'accaparement de tous les outils de violences étatiques³². Quel monde de perception de l'Autre se construit dans la mutation du XVIII^e et dans l'urgence de la fondation des nouveaux régimes américains et français, et dans la construction de la mondialisation anglaise pour que la peur ou l'angoisse qu'induisent ces innovations politiques et géo-stratégiques génèrent la pulsion de destruction de celui ou de celle qui n'adhère pas au modèle dominant³³?

Concentré sur le seul cas de la France, D. Bell laisse ses questions en suspens. Il faut se tourner une dernière fois vers Volney observateur des deux révolutions, érudit du passé, observateur du présent et capable d'imaginer le futur en mai 1803, pour mieux saisir ce qu'est une guerre totale pour un contemporain du début du XIX^e siècle :

³¹. Edmond Dziembowski, *Un nouveau patriotisme français, 1750-1770 : la France face à la puissance anglaise à l'époque de la guerre de Sept ans*, Oxford, Voltaire foundation, 1998.

³². Jean-Clément Martin, *Violence et Révolution française : essai sur la naissance d'un mythe national*, Paris, Seuil, 2006

³³ Encore faut-il ne pas systématiser cette capacité des systèmes guerriers à enrôler toutes les populations et ces dernières adhérer à des formes détestations suggérées par les gouvernants. Isser Wolloch dans *The New Regime, transformations of the french civil order, 1789-1820*, Norton 1995) a montré en France la capacité de résistance des populations au modèle de guerre totale. Les désertions, les chants contre la conscription, le refus de la vie militaire sont autant d'éléments qui montrent la lenteur de l'acceptation par les français d'un modèle civique martial qui mettra plus d'un siècle à se proposer comme un impératif citoyen Eugen Weber aussi.

« La guerre selon mon horoscope va se rallumer et parce qu'elle est autant de passion que de nécessité, (pour notre adversaire (L'Angleterre ndlr)) elle sera d'une longueur et d'une conséquence révolutionnaire que l'on ne parait pas assez sentir et calculer. Celui des deux athlètes qui est le maître de la mer, pourra bien comme il en est menacé, être exclu du continent de l'Europe mais il exclura encore plus certainement son adversaire et ses alliés du continent des deux Amériques. Peut-être bien trois ou quatre campagnes suffiront-elles à provoquer, à établir l'indépendance des empires de Montézume et de Manco Capac, et alors adieu l'empire d'Isabelle, adieu les galions et les piastres dont le cours détourné ira alimenter les manufactures de Manchester, de Birmingham et rendre à la banque des moyens d'échange en hard money. De là une réaction sur le continent de l'Europe dont les effets contrarieront pour le moins des spéculations trop confiantes... Heureux le pays où les principes de gouvernement sont l'économie du sang et de l'argent. La modération dans les dépenses privées et publiques le respect et l'amour de la justice et sinon l'estime du moins la compassion de la pauvre espèce humaine, et de cette portion appelée peuple, que l'on ne méprise tant que pour avoir le droit de l'écraser. Pauvre Europe, terre de carnage et jouet des conquérants!³⁴ ».

Telle pourrait être une pensée initiant une réflexion sur la guerre totale qui ne se réduirait pas une guerre totalement française...

Pierre Serna

Directeur de l'Institut d'histoire de la Révolution française (EA 127 / Ums 622)

³⁴ *Volney et l'Amérique, op. cit.*, p. 138 Volney à Jefferson le 10 mai 1803.